



Εποποοὐμὲμὲς





Sanda Voïca
Epopoèémémés

La source de la petite marène reproduite en couverture est gallica.bnf.fr

*Ouvrage publié avec le soutien du Centre National du Livre, du Conseil Régional
et du Centre Régional des Lettres de Basse-Normandie*

*ISBN 9791093190020
Éditions impeccables, 19 rue Trinité, 14170 Falaise
© Sanda Voïca, 2015*

impeccables



[2011.11.28. Sanda Voïca en 1^{er} poème]

l'après-midi :

Que ma volonté soit faite

– poème pour se dérider et se rider encore plus après –

Réveillée vers neuf heures du matin, le train de mon rêve encore pleine
la tête

Le wagon de ma tranquillité encore plein le corps,

Le souci de rester dedans encore pleines mes jambes.

Je ne quitte le lit que pour saluer mon chat, lui rendre un de mes mille
hommages quotidiens

Faire les courbettes du matin devant sa fourrure de rêve, alléchante et
dangereuse comme celle du Satan jamais vu

Mais invoqué ici – car en écrivant je touche des entités dont la plupart
aujourd’hui se moquent, qu’ils moquent, ignorent ou qui les
dominent trop.

Trouver la bonne distance entre lui et moi.

Voilà – partie pour raconter ma journée, je vous convie, encore une
fois, à un tête-à-tête

Avec celui qui ne me quitte jamais.

À la ligne.

Le chat. Son cul, mon œuvre. Je le nourris à la régulière –

Comme on fait l’amour à la régulière.

Je voulais écrire une chose et je vais à hue et à dia !

Je fais de l’écriture automatique. Je deviens à mon insu automatique.

Je me mets en mode auto sans me rendre compte, quand j’étais en mode
vidéo.



Je ne suis celle que je suis que parce que je suis celle que je ne suis pas.
 Pas obligés de me suivre.
 Le chat. Mon œuvre. Je le nourris, comme mon rêve le plus cher.
 Pas caché du tout. Ni petit – un rêve obèse, le mien, comme mon chat.
 Suite : le café de mon esprit – car mon corps ne le désire que rarement.
 Mais ce matin : café, mon désir.
 Café qui mousse. Mousse qui mousse. Et on ne voit pas ma tasse en
 grès, avec des poussins incrustés, en couleurs jaune et bleu,
 La tasse de mon désir. À mon seul désir : un café dans ma tasse,
 ce matin.
 Presque la licorne.
 Pas l'après-midi : là, le café est mon compagnon de route.
 Compagnon que j'ignore, bien sûr, mais qui reste à côté.
 Compagnonnage oblige.
 Tellement présent, que la prochaine fois que j'aurai à rédiger mon CV
 Je vais l'y mentionner.
 Comme je dois rajouter aussi « nourrir et parler au chat ».
 J'écris, encore une fois, ce que je ne voulais pas écrire.
 Mais ce qui me fait avancer dans la semoule des lignes sur ces pages.
 Car il faut avancer, quand je ne pensais que reculer, de quelques
 heures.
 Et j'avance de quelques siècles :
 Bonjour à vous, les homuncules du futur !
 J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu les arbres au fond, sur la colline,
 dans des couleurs si belles, mises en lumière par le spot d'un rayon
 Qui avait réussi à pénétrer les nuages fragiles,
 Que cette beauté soudaine les a rendus menaçants, au point qu'ils
 se sont mis en marche, et avançaient vers moi, vers ma chambre,
 vers mon lit,
 Depuis leur colline ardente – car ça les brûlait depuis longtemps,

Venir me voir de près, que dis-je, me marcher dessus.
 Sauvée par un nuage plus épais, qui a été le rayon de soleil.
 Sauvée par quels mots aujourd'hui ? Lesquels de tous ceux que j'aligne
 ici – alignement de fortune, je le vois bien, qui peut sauver d'autres,
 À court d'existence.
 Je ne leur propose pas mon existence, ni mon expérience, ni mon
 espace –
 Je proposais même une abolition de l'espace, dans une lettre, ce matin
 aussi,
 à Alain Jouffroy, auteur d'une *Abolition de l'art*.
 Quand un Pablo Durán se sent le mieux quand il met en espace ses
 textes et les textes des autres, via ses « Presses du vide ».
 Que l'espace me manque, peut-être – mais pas l'air. Ni le temps de le
 dire.
 Ni le temps de cet autre Temps – entrevu en guise de sarment, sur
 lequel
 L'alvéole de mon Silence s'accrochait sur sa tige, anonyme entre les
 alvéoles des silences des autres, anonymes à leur tour.
 Comprenez – j'ai vu ce Temps nouveau, inédit, et depuis j'écris mon
 inscription dedans. Ma mort. Ma résurrection.
 De nouveau les grands mots, quand je ne voulais que parler de ce café,
 de ce chat, de ces poubelles à sortir pour 13 heures,
 De cette table à mettre pour un repas avec Samuel, rentré de l'école
 pour le déjeuner,
 De ce manque du courrier, de cette réponse faite à la lettre
 d'Alain Jouffroy d'il y a quelques jours.
 Mais ce n'est pas un journal – alors
 Je reprends.
 À la ligne.
 La santé va bien : alitée comme une grande malade pendant des jours,





À ne rien faire de plus important que signaler les moindres changements dans l'existence, ô, si mouvementée, des arbres, Au loin, sur ladite colline, ou au près, dans mon jardin, avec le tulipier de Virginie (tiens, offert par Alain Jouffroy, on le pense de moins en moins – ou jamais les derniers temps : l'arbre se porte si bien, Alain Jouffroy, on se le demande de plus en plus souvent – sans méchanceté aucune : la vie va comme elle va).

À la ligne.

Samuel est parti. Retourné à ses moutons, dans le sens propre du terme. Ses moutons : ses élèves, ses autres instituteurs, les parents. Pourquoi moutons ? Facile de le penser. Mais difficile à le démontrer : Alexandre Wilczak, cet instituteur nouveau, écrit son « œuvre », Paul dans « son » école fait ses lois, Odile de pacotille a appris à lire mais pas à se savourer, elle se couvre tous les jours de colle pour attirer les mouches, et que les autres s'en éloignent, la laisser seule dans son dés-amour de soi.

Délire – quand tu nous tiens ! Et ça fait du bien, de temps en temps : délire sans frontières.

Un nouveau droit de l'homme à inscrire dans la charte : délirer sans être puni !

C'est déjà fait ? La pratique du délire ? Les artistes ? Pourquoi délire ? Quelle différence entre délire et exagération ?

Ah : je quitte de nouveau mon Poème, en théorisant ce qui n'existe pas. Je regarde les dernières feuilles jaunes, les plus jeunes, restées dans le tulipier, je pense à ce poète roumain T.S. Khasis, découvert il y a quelques heures, suite à quoi je suis en train d'écrire mes inepties ici.

Il élevait des lapins, dans une petite localité de l'ouest de Roumanie. Le fait-il encore ?

Ses poèmes sont des histoires. Mon poème ici n'est que l'histoire De sa non-histoire. Anecdotique.

Sans tectonique (pour la rime et la frime). Son histoire à plâtrer. J'arrive et je vous dis : Khasis.

Et vous penserez à un kir au cassis. C'est la France. Ma France depuis douze ans.

Santé. À la mienne, Étienne.

Une grande malade, alitée depuis des semaines. Descends pour nourrir, parler au chat et le promener, comme un chien.

Le chat – mon œuvre – dort. Ne réveillez jamais un chat qui dort – dit l'expression.

Je voudrais réveiller l'œuvre qui dort dans ses souliers, ses basquets, ses mots.

Mon œuvre dort – la belle au bois dormant.

Réveille-toi ! J'aime beaucoup rêver : ce rêve où je prends un train, je cherche mon wagon, ma place, avec le souci de ne pas perdre mes bagages, mes affaires.

J'avance avec le wagon, le wagon avec le train, le train avec le vent, le vent avec les rails, les rails avec la terre. Vers l'Ouest.

Je suis l'ouest – être et suivre. Je tourne autour de moi-même.

Que puis-je ? Que puis-je pour vous ? Et pour moi ? Et avec ceci, je vous l'emballe, ce poème, mesdames et messieurs ?

Le poème qui ne mène nulle part – le meilleur de tous. Gardons nos places. Notre espace – intact. Gardons l'espace jusqu'à son abolition. Jusqu'au vide. Et Ovide – et ses *Métamorphoses*. Association facile – tout le monde peut le faire – mais il FAUT le faire.

Poème épique – dans le sens figuré.

Figurez-vous que j'en suis capable : le voilà.

Et pique qui pique. Pas moi.

Après cinq pages de mon « Poème »

J'ai l'impression d'avoir mis du papier peint dans ma chambre.

Qu'est-ce que cela veut dire ?





Que je rafraîchis ma chambre? Ou ma vie?
 Que je ne fais que du bricolage?
 Que le poème doit être (aussi) (du) concret?
 Que c'est un rêve que je suis en train d'interpréter ici?
 Que là où je bloquais – l'idée que je mettais du papier peint m'est venue
 pendant une « pause » d'écriture –
 C'est là que je dé-bloque?
 Que mettre du papier peint à une époque où cela peut paraître désuet
 C'est me montrer démodée, en retard?
 Je vois mon papier peint – il a, en effet, la couleur de ce qu'on a dans
 notre hall d'entrée – mais pas la même texture : mauve-violet.
 Continuer ou abandonner de retaper la chambre de cette manière?
 Finir *quand même*?
 Arrivée, à cette page seize, à la même envie que ce matin : lire ce Poème
 à haute voix, à moi, pour moi et pour les autres. Khasis. Khasept.
 K7. Casette.
 Décidément, je tourne, je tourne – en rond.
 Ce poème est la prose de ma journée.
 Et sa poésie? Qui me la montrera? Qu'est-ce qui la mettra en évidence?
 Évidentiation – le barbarisme du jour : évidentier.
 Évidence, évidence – tout n'est pas évidence.
 Et aussi : évidentier, évidentier, quelque chose va rester.
 Et encore – évidencier – évider – pour vider le « E » et remplir le « R ».
 E R. Continuez!
 Érotique.
 Bravo.
 Er-(h)métique.
 Bravo.
 Ergonomique.
 Bravo.

Artistique.
 C'est ça – arrête ton ert. L'art n'est pas pour tout le monde.
 Si tu savais comme tu dis juste. Et comme tu te trompes.
 Je vais prendre un café – il est cinq heures un quart de l'après-midi.
 Samuel arrive de son école.
 Je l'accompagnerai dans son goûter. Comme un enfant – je suis sa mère
 de temps en temps. Souvent.
 Qui en a – des enfants – que Dieu les protège. Qui n'en a pas – qu'il ne
 les désire pas.
 Mais mon autre enfant, ma fille Clara – c'est Dieu qui l'a voulue.
 Je l'ai entendu dire (par qui?). Mais je ne l'ai pas entendu dire.
 La voix n'était pas Sa voix. Ni ma propre voix.
 Quelle(s) voix se ballade(nt) comme ça, pour être attrapée(s) par
 quiconque?
 Je le fais de temps en temps. Mes papillons sont les voix et les images
 qui volent vers moi.
 Vladimir Nabokov en savait quelque chose.





Introduire ces poèmes	7
Avertissement (origine / moteur de ce recueil)	9
1. Que ma volonté soit faite – poème pour se déridier et se rider encore plus après	11
2. Aujourd'hui je suis Berka Solo	18
3. «Aujourd'hui je m'appelle Berka Solo»	21
4. Jactance	23
5. Je suis ici	27
6. Je te le dois	30
7. Dormir ou ne pas dormir	35
8. Souffler n'est pas jouer. Et pourtant...	39
9. Je m'encrucifie énormément	44
10. Le Roman de la poire continue	48
11. Les Maîtres et les Autres	57
12. Blowin' in the Wind	60
13. Ouvre les yeux	66
14. Mes Équilibres singuliers	68
15. Parle, Charles, parle !	72
16. Le tour du monde en 80 poèmes	77
17. Poème de l'ignorance	82
18. Dans l'entonnoir de l'année	85



19. Arrêt caricatural sur des images sans fin	88
20. On a le droit d'être mou	91
21. Je me passe enfin la parole	93
22. Rien ne passe	96
23. Tout passe	98
24. Je m'a-sandisse ou voïcise de plus en plus	101
25. J'entends des voix	102
26. J'ai voulu photographier Jésus	105
27. Je ne peux pas dire non	110
28. Ils vivent à ma place	112
29. Toute fin est foudroyée	114
30. J'ai voulu traire le silence	116
31. Quand je me pose trop de questions je me retrouve dans le mertrou	117
32. Je cherche mon plérôme, mon poème, comme Ghilgamesh Enkidu, son ami	118
33. Le facile m'est difficile et le difficile n'existe pas	120
34. Je n'ai rien épuisé	121
35. J'ai entendu le nom Johann Sebastian Bach en allemand	123
36. Je suis fripée de bonne heure et me couche tard	127
37. Entre Voïca et Dudouit – tel un <i>fugu</i>	128



Achévé d'imprimer en février 2015 sur les presses
de l'imprimerie Corlet à Condé-sur-Noireau (Calvados, France).
Dépôt légal : mars 2015.
Numéro d'imprimeur :

